



SERGIO LARRAIN, UN VAGABONDAGE EN ÉTAT DE GRÂCE

PAR NATACHA WOLINSKI —

— La rétrospective Sergio Larrain a fait événement aux Rencontres d'Arles cet été. C'était la première fois qu'une exposition aussi exhaustive était dédiée au photographe chilien, disparu le 7 février 2012, depuis celle de l'ivam, à Valence (Espagne), en 1999. Pour ceux qui n'ont pas fait cap au Sud cet été, une session de rattrapage est possible à la Fondation Henri Cartier-Bresson, à Paris. Cette dernière présente, là encore, un accrochage dense, avec une grande majorité de tirages vintage, à la différence d'Arles où seules des images modernes avaient été montrées. Agnès Sire, commissaire des deux expositions, s'en explique : « Il existe peu de vintages de Sergio Larrain. Il n'a exercé son métier de photographe qu'une quinzaine d'années, dans les années 1950-1960, et n'a pas énormément produit. En montrer autant, plus d'une centaine, est un véritable événement, d'autant que Larrain, les dernières années de sa vie, s'opposait à ce que l'on expose ses images ».

Il existe un mythe Sergio Larrain attaché à l'œuvre déflagrante, radicale, attaché aussi à la personnalité singulière d'un homme qui a choisi, au mitan des années 1960, de se retirer du monde et puis de s'installer, à partir de 1978, dans le village de Tulahuén, sur les contreforts de la cordillère des Andes. Il y a mené jusqu'à sa mort, à l'âge de 80 ans, une vie d'ascète, ponctuée par la pratique du yoga, de la méditation, du dessin et de l'écriture. De ce photographe,

CATALOGUE, sous la direction
d'Agnès Sire, éd. Xavier [Barral](#)
400 p., 200 ill., 65 euros

qui a rejoint l'agence Magnum
en 1959 et qui a travaillé
régulièrement pour le grand
magazine brésilien *O Cruzeiro*,
on retient deux séries majeures

qui ont fait l'objet d'ouvrages aujourd'hui très recherchés : les photos de Londres, effectuées lors d'un séjour en 1958-1959, et celles de Valparaiso, prises entre 1952 et 1963. À Londres comme à Valparaiso, on retrouve chez Sergio Larrain une même prédilection pour le format vertical dont il se sert non pas pour attraper les lueurs du ciel mais pour suivre au contraire les diagonales sombres des trottoirs et des ruisseaux, pistant à ras de pavés les chiens errants, les clochards et le pas furtif des passants, comme si l'espoir d'une élévation et d'une transcendance était à jamais interdit. Photographe de l'intranquillité, Sergio Larrain multiplie les jeux de bascule et de déséquilibre, accompagne les lignes de fuite, coupe les têtes et les bras, fragmente les corps jusqu'à leur dispersion aux quatre coins de l'image, incapable de réunifier le monde, acceptant de le laisser se dérober sous nos yeux.

On dit de Sergio Larrain qu'il est le Robert Frank sud-américain. Il existe en effet dans ses *moody pictures* une parenté avec les images vacillantes et mélancoliques



Sergio Larrain, Santiago, Chili, 1963
© Sergio Larrain, Magnum Photos

du photographe suisse. Mais on pourrait aussi ramifier ses visions fugitives à celles de Mario Giacomelli avec qui il partage le refus d'organiser le chaos du monde et de mettre un cadre aux désordres du réel. On pourrait encore évoquer un lien formel avec l'Américain Saul Leiter, qui, lui aussi, a poussé les jeux d'ombre et de lumière jusqu'aux limites de l'abstraction, ou avec Brassai qui frôlait comme lui les murs et les prostituées. Mais par-delà tous ces cousinages, il existe une singularité de Sergio Larrain, dont l'addiction au peyotl et au LSD se prolonge dans des photos somnambuliques, quasi médiumniques, qui convoquent à la fois l'enfant et le vagabond, le désir et l'impuissance, la géométrie et les fantômes. ■

SERGIO LARRAIN. VAGABONDAGES, jusqu'au 22 décembre,
Fondation Henri Cartier-Bresson, 2, impasse Lebouis, 75014 Paris,
tel. 01 56 80 27 00, www.henricartierbresson.org